



**HAL**  
open science

## Extrait de la correspondance d'Henri Wallon à Henri Daudin

Philippe Malrieu

► **To cite this version:**

Philippe Malrieu. Extrait de la correspondance d'Henri Wallon à Henri Daudin. Hommage à Henri Wallon: Pour le centenaire de sa naissance, Série A - Tome XIV, Travaux de l'Université Toulouse - Le Mirail, pp. 169-190, 1981. halshs-01086102

**HAL Id: halshs-01086102**

**<https://shs.hal.science/halshs-01086102>**

Submitted on 21 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# HOMMAGE A HENRI WALLON

POUR LE CENTENAIRE  
DE SA NAISSANCE

TRAVAUX DE L'UNIVERSITE DE TOULOUSE-LE MIRAIL  
SERIE A - TOME XIV



1981

## EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

### D'HENRI WALLON A HENRI DAUDIN

H. WALLON s'était lié d'amitié avec H. DAUDIN en 1900 à l'École Normale. Il a entretenu avec lui, durant une vingtaine d'années, une correspondance abondante et riche, d'où il nous a paru possible d'extraire quelques passages.

Elle fournit sur la genèse de l'œuvre du psychologue un éclairage indirect. L'homme s'y révèle sensible et passionné, ardent, soucieux de fonder ses actes sur des valeurs clairement définies, discutées, avec le parti de s'y tenir en marge de tout compromis, s'intéressant aux idées, à la vie politique, aux hommes surtout, dont il s'efforce, quand il les estime, de scruter les mobiles et les pensées.

PARIS, le 17 avril 1900

Mon père a apporté une lettre de Thomas. Elle a tellement éclairé cette fin de journée, c'était vivant, c'était vibrant. C'était vaillant, c'était Thomas qui s'est senti renaître dans le printemps et qui dans sa joie physique voit avec confiance la vie s'ouvrir comme un champ de lutte pour un idéal de justice et d'amour. Il a eu quelques phrases qui ont fait encore tomber de mes préventions contre le socialisme, car son socialisme à lui, c'est un socialisme de vie, qui veut développer toutes les énergies sociales, faire appel à tous les enthousiasmes. Peu m'importe que les solutions jusqu'à ce jour préconisées soient étriquées, oppressives ; nous briserons les cadres, mais il faut se nourrir de la moëlle scientifique qui peut s'y trouver enfermée. Il y a longtemps que par simple sentiment je suis dégoûté des lois de la libre concurrence, de l'écrasement du plus faible par le plus fort,

du « tant pis pour toi si je suis plus malin ». Il y a longtemps que le travail accumulé, appelé capital, faisant produire pour lui le travail présent, me paraît une iniquité.

... Même si tu me montrais mon raisonnement comme fondé sur une naïveté trop puérile, ce n'est pas devant toi que mon amour propre pourrait jamais me faire rougir, tu as dû relever en moi bien d'autres naïvetés, car je dois parler un peu trop souvent par sentiment. Mais qu'est-ce que c'est que toujours se méfier de ses aspirations ? Oh oui, il y a bien des contradictions et des vanités, oui il faut quelquefois douter, mais c'est à la condition d'être confirmé par là dans l'idée, qu'il n'y a qu'une chose possible et efficace : « agir suivant sa nature, donner tout ce qu'on a en soi, s'exprimer jusqu'à la dernière goutte, et puis ensuite le grand cours des choses fera ce qu'il voudra de notre activité. Je te parais peut-être bizarre, déclamatoire, quoique je me crois parfaitement sincère, mais j'éprouve violent le besoin de m'absorber dans une œuvre exprimant l'idéal de ma nature. Vouloir ma destinée toute entière, toute pure, toute sincère, rien ne me paraît vrai que cela.

Je ne sais pas ce qui me prend ce soir, mais j'ai besoin de crier mes convictions. Ou plutôt si, je le sais, et je vais te le dire. Dimanche, incidemment mon grand-père m'a demandé si j'avais fait mes Pâques. Et j'ai répondu oui. Mais j'ai eu honte de mon mensonge. Et cependant je ne peux pas, je ne veux pas désabuser ce vieillard que je vénère plus que quiconque, beaucoup plus certes que ceux qui singent ou atrophient sa haute et belle religion. Alors j'ai besoin de me réhabiliter à mes propres yeux, de me démontrer à moi-même la pureté de mes intentions, de m'affirmer la sincérité foncière de mon âme. Je ne sais si tu m'approuves, mais de t'avoir confié cela, je me sens un peu soulagé.

BAR-le-DUC, le 25 janvier 1903. (H. WALLON est professeur de Philosophie à BAR-le-DUC).

Toutes les misères du métier et toutes les turpitudes des gens, plus ça se découvre et plus ça sent mauvais : un censeur s'armant d'un fouet à chiens pour faire obéir les élèves, un proviseur imaginant pour punir un enfant de 4<sup>e</sup> d'avoir tiré la langue au censeur de le faire

mettre au lit deux jours durant ! En pleine classe devant notre collègue d'histoire trop flasque pour protester de toute son indignation il fait s'agenouiller un élève pour avoir menti. Le talatisme dans ce qu'il a de plus écœurant, de plus humiliant, le talatisme dans les procédés et dans les mœurs, l'avachissement putride d'une race. Et c'est un lycée, une administration qui prétend se recommander du progrès le plus avancé ! Que de grotesques et basses comédies : on vous a saisis sans doute de la circulaire ministérielle relative aux travaux manuels dans les lycées. Le proviseur nous a réunis pour nous tenir un petit long discours schiadié à l'huile, gros et maladroit, où s'épalaient, flagorneux et révoltants, les mots démocratie, républicain, social.

Le 26 mars 1903.

Nous nous sommes heurtés (Lucien Febvre et lui) à l'obstruction cléricale et nous avons dû la dénoncer avant tout pour acquérir le droit d'enseigner vraiment à nos élèves ce qui était, je ne dirais pas nos croyances, mais ce qui constituait les notions les plus élémentaires de nos connaissances. Partout l'obscurantisme, partout la méfiance. Après deux heures de classe où je m'étais livré et dépensé, la sensation désespérante que tous les esprits s'étaient refusés à l'évidence, à l'intérêt, à la curiosité... Il nous a fallu engager le combat pour provoquer le conflit, pour gagner dans ces esprits prévenus et soumis la stricte part de terrain qui nous était nécessaire pour tenir position. Et si nous avons pu y parvenir, tu peux bien croire que ce n'est pas en empruntant à l'autre ses procédés, ce n'est pas en décriant, ce n'est pas en attaquant (l'aumônier avait qualifié d'ignoble une conférence de Febvre devant ses élèves). C'est en manifestant que nous avons un idéal, et que nous avons le droit de l'affirmer : nous l'avons conquis ce droit d'être écouté. Tu devines que ce n'est pas en faisant de l'antitalatisme pour le plaisir. Tu connais toutes les répugnances que j'ai pour la politique étroitement anticléricale des radicaux. De sa bêtise ne parlons pas. Mais de jour en jour elle me paraît plus repoussante d'hypocrisie : c'est actuellement le masque de tous ceux qui veulent donner le change sur leurs sentiments socialement bourgeois, invinciblement égoïstes. C'est un péril que cette tournure d'esprit qui peut à tout instant dévoyer nos efforts.

(Il exhorte son ami, professeur de philosophie, son cadet de deux ans, à entreprendre une recherche, il voudrait qu'il partage ses projets).

Ce n'est pas la vie que je mène ici que j'avais imaginée dans mes rêves d'avenir. Ce n'est pas que je la trouve après tout plus désagréable qu'une autre. Mais accepter pour 30 ans et plus ces fonctions toujours invariablement répétées, ce n'est pas un but à la vie, quoi qu'on puisse faire au dehors. Je ne conçois pas qu'on puisse faire deux parts de soi-même : l'homme de métier et l'homme d'idéal ou de jouissance. Je poursuivrai pour moi l'épreuve de mes forces jusqu'au bout, et si je me trompe sur mes capacités ou la nature de mes aptitudes, c'est par l'effort que je compte l'apprendre.

PARIS, le 2 janvier 1904 (WALLON poursuit ses études de médecine à PARIS). (H. DAUDIN, lui, a fait part de son intention de faire un travail sur DARWIN).

Ton projet sur DARWIN me semble conçu de façon tout à fait vivante, c'est une explication qui peut être une résurrection, d'un certain état d'esprit déjà sans doute historique et d'où procèdent tant de ces idées que nous voyons autour de nous, en nous-même, tenir les premiers rôles. Les idées de DARWIN ont eu, non seulement sur les savants, mais sur tout ceux qui, par un besoin quelconque de critique ou de foi, réfléchissaient leur pensée, leur destinée, leur avenir, elles ont eu l'influence forte et véridique d'une explication lointaine et progressive en se substituant aux conceptions niaises, immobiles, arrêtées et immuables de la théologie. Il y aurait à poser là par un exemple, le problème de la complexité ou plutôt de la simplicité des mobiles humains plongeant leurs racines dans nos conceptions théoriques ou philosophiques, ou plutôt les attisant, les choisissant et les transformant pour les infuser dans nos actes et dans l'univers, réalisant ainsi l'intime cohésion qui pour chacun de nous, qui pour tout homme original, réfléchi, conscient doit exister entre ses volontés et l'existence des sociétés, la matière du monde ; résolvant pour chacun le problème aiguillonnant de la destinée : donnant par cette intense création des choses qu'opèrent nos désirs et nos aspirations profondes un objet, un but à notre foi.

Les petites Dalles, le 30 juillet 1905.

J'ai, depuis que je suis ici, bien joui de ce pays normand qui nous est cher à tous deux ; j'ai pédalé et marché par les routes, au travers des chemins creux, ou sur le bord des falaises... Le cidre est bon cette année et c'est la saison où la moisson commence. Les champs sont pleins de vie, la brise égale du large fait onduler toute l'étendue des plateaux, les blés et les avoines. C'est ici pour moi le pays du réconfort, des énergies qu'on sent se régénérer...

PARIS, le 14 novembre 1906.

(WALLON est en cette période, comme son ami, un militant actif du parti socialiste).

D'un discours de JAURES :

Il doit être drôle in extenso ; c'est du JAURES très jeune semble-t-il d'après les extraits de l'Humanité, d'un JAURES quasiment spiritua- liste et très épris des possibilités (?) religieuses et philosophiques, tenté d'en dessiner les fresques magistrales comme pour ne pas laisser perdre ce quelque chose de sa sensibilité que ne peut directement manifester l'œuvre, l'idéal auquel il s'est voué. C'est d'une belle candeur, d'une jeunesse d'impression et presque d'illusion vraiment touchantes ; non il n'est pas catholique malgré ce bel idéal lumineux et donc qu'il a regret à ne pas faire jaillir du catholicisme, non il n'est pas positiviste parce que c'est trop étroit, mais il projetterait volontiers avec RENAN jusqu'en pleine éternité l'idéal qu'il poursuit parmi les hommes de son époque. Et tout en le balançant ainsi il fait sciemment une formidable niche au rusé BRIAND. C'était ce qu'il ne fallait pas dire qu'il a dit. BRIAND en a blêmi, tout son machiavélisme passif, dérouté, contrarié, berné !

PARIS, le 30 janvier 1907

Evidemment, l'échec (électoral) des socialistes allemands n'est pas si grand que ses adversaires l'ont clamé, il dépend grandement des circonstances et les masses socialistes n'ont pas été entamées. Mais elles seront déconcertées. Les connaissons-nous bien ces Allemands,

pouvons-nous espérer qu'ils sentiront la nécessité de plus d'action ? C'est possible, traqués comme ils vont l'être, exaspérés par l'attaque générale, et relancés par toutes les meutes. Comme toi, je crois que l'échec se fera surtout sentir chez nous. Il faisait bon parfois s'adosser au socialisme allemand, dont nous prophétisions l'éveil aux jours d'hostilité et de menace. Cette garantie nous ne pourrons plus l'invoquer, on ne nous laissera plus l'invoquer, et allez donc les millions pour la défense nationale !

(Il évoque les combats contre les radicaux).

Pour les démolir, il suffirait d'être plus souvent présent devant eux. Si tu avais vu le désarroi que seul avec deux amis dans la salle j'ai jeté l'autre jour à la réunion de leur candidat. Leur colère balourde, leurs invectives qui m'ont donné l'occasion de reprendre la parole et de terminer la séance. Comme il m'avait été facile de relever les incohérences de leurs déclarations, la nullité du programme qu'ils développaient. Pour qu'ils triomphent, ces gens-là, avec un corps électoral surtout populaire, comme il doit leur falloir de petites canailleries ! Mais quelle lenteur dans le parti, quelle inertie et quel protocole !

Le 4 février. Non vraiment, coûte que coûte, au nom des principes comme pour le succès, il faut se distinguer des radicaux, il faut dénoncer ces politiciens d'affaires plus audacieux et plus cyniques encore que les industriels des MELINE et tous les spéculateurs du progressisme.

1908 : *l'année de la thèse de doctorat en médecine.*

15 juin :

Je suis plongé dans mes fous, c'est long à mettre debout des observations. Ne vont-elles pas sembler longues et puérides ? Et pourtant si nous accommodions des propos de fous à notre goût ! Mais n'est-ce pas déjà les trahir que de mettre un peu d'ordre dans tous ces délires lâchés par bribes, ressassés, et plus ou moins modifiés au cours de conversations multiples. En tout cas, ma soutenance ne pourra être que pour octobre. Mais je continue à y travailler sans trêve, puisque j'y suis : ce serait une trop grande perte de temps que d'avoir à me réadapter à ces 5 ou 6 mabouls que je connais pour le



moment et que je pige à peu près. Si on les trouve emmerdants ce sera tant pis pour moi, car seuls ils peuvent faire l'intérêt de mon travail. Je ne peux rien apporter de nouveau théoriquement. Et puis il n'est pas douteux que je vais me faire étriller. Les aliénistes sont les hommes les plus mal commodes du monde. Ils savent se mépriser les uns les autres avec une justesse et une férocité d'expression qui n'est divertissante que pour le spectat[eur].

7 nov. (Dupré tarde à remettre le manuscrit de la thèse).

C'est assez tout de même. J'ai d'abord un intérêt capital maintenant à paraître sans trop attendre. Je n'ai pas eu des idées de génie, oh non, mais sur la question soulevée j'ai pris très nettement position et j'ai le premier répondu à une série d'articles et d'arguments que nul n'a encore critiqués. Que Dupré se déclare maintenant de mon avis j'en suis très heureux, je trouve déjà plus énervant qu'il me suggère les idées qui sont précisément les idées maîtresses de ma thèse. Et s'il fallait qu'il fasse paraître avant que j'aie le temps d'éditer mon travail un rapport qu'il devrait déjà avoir publié depuis 2 ans et dont il s'est réservé de modifier les conclusions suivant la tournure que prendraient les discussions très critiques à ce sujet, j'avoue que je le trouverais saumâtre. Non pas que je m'exagère nullement mon mérite ni mon originalité. En toute sincérité je me tiens pour un type assez ordinaire et d'amour-propre d'auteur je crois que j'en ai peu. J'aurais souvent un intense désir d'avoir bien fait, ce qui est tout autre chose. Quant au sens de la propriété littéraire artistique ou scientifique ceux qui l'ont trop développé je les méprise comme de pauvres maniaques ou des impuissants. Il ne s'agit donc que d'une irritation qui ne s'est développée que trop lentement : la désinvolture et le sans-gêne de la part de qui se croit à l'abri des récriminations me froisse comme un véritable abus de pouvoir.

5 déc.

... Je crois que tu peux faire œuvre très utile en démêlant dans ce qu'ont été les idées de Darwin ce qui est scientifiquement vivant tu seras utile aux biologistes mais ne l'oublions pas aussi, à tout ce public d'intellectuels modestes, lecteurs de Pages Libres,

à tous ces instituteurs dont les meilleurs ont une telle passion de s'instruire, après avoir senti la nécessité de rompre avec le moralisme civico-protestant des dirigeants de l'administration. Nous devons chaque fois que nous le pouvons nous donner à cette œuvre vive d'éducation ; et nous ne le ferons jamais si bien que lorsque nous pourrons le faire en persévérant de notre spécialité, en ouvrant au public consciencieux et travailleur l'accès de sciences encore fermées et dont la conception vulgaire reste grossière et trop souvent monstrueuse. Pages Libres peut donner à ton travail une saine et féconde publicité.

*17 déc.*

... Donc je suis docteur avec « très bien ». C'est ce qu'il y a de mieux. Incidents de la soutenance ? Néant. Force éloges de Raymond à la fois sur ma communication de ce matin à la Soc. de Psychiatrie et sur ma thèse...

*13 janvier 1909*

(...) N'imagine pourtant pas que ce soit une plainte perpétuelle. Sans doute quand je m'interroge sur les latitudes et les longitudes de mon avenir je me trouve assez désorienté. Aussi une invariable conclusion est-elle que ce que marque ma boussole est bien ce qu'elle doit marquer et je continue de naviguer à l'aventure. Quand il me faudra pour une nécessité quelconque à une date déterminée adopter une direction moins incertaine, je me consulterai. Mais d'ici là, n'ayant rien à tenter, je fais comme si le présent devait durer toute ma vie. Cette insouciance relative est l'acquisition dont je suis le plus heureux et le plus fier. Elle a commencé à s'imposer comme méthode dès mes premiers mois de régiment. Avais-je assez de convulsions en fixant ma pensée toute entière sur ce soir, demain, dimanche, dont un rien pouvait me dérober la liberté, un caprice de gradé, un piquet d'incendie, un tour de garde ; et mes transes étaient si continues que je me suis appliqué petit à petit à détendre toutes ces contractions qui me crispaient, bienfait énorme, du même coup j'avais le loisir de connaître ce qui m'entourait ; de métaphysique et raidi que j'étais, je suis devenu plus souple et plus compréhensif, plus banal sans doute mais plus vivant aussi. Et maintenant j'aime la vie

non plus d'une ardeur concentrée, non plus l'impossible absolu de la vie, mais ce qui s'offre à ma perception tout bonnement, j'aime les jours, les heures, les instants pour eux-mêmes immédiatement et non plus pour leurs retentissements rares et mordus de regrets que je conservais dans ma sensibilité close.

*Les Petites Dalles, 9 août 1910*

(...) Le temps est variable. Parfois de magnifiques après-midis et sur la plage toute amplifiée de lumière de merveilleuses fins de journée. D'autres fois comme aujourd'hui des brumes accourent. C'est le calme gris et monotone de fraîches bouffées qui passent, la mer pâle et plate cernée comme d'un contour plus clair encore, semblable à certains yeux très froids et imprécis, le ciel où s'égare et se perd l'espoir d'une éclaircie, moutonneux et morne : tout ce qu'il faut pour ne pas brûler de sa substance même quelques sentiments trop vifs d'admiration. Mais peut-être aussi pas assez d'échanges. Où trouver l'équilibre ?

Juge de mon étonnement. L'autre jour une lettre de Dumas vient me trouver jusqu'ici : c'était une réponse à un mot que je lui mettais il y a plus d'un mois parce que lui-même s'excusait de remettre en octobre ou novembre une communication qu'il m'avait demandée pour la soc. de psychologie. Du même coup je lui disais accepter dans le manuel de psychologie le chapitre sur l'Inconscient. Il me répond « entendu, à moins que Janet ne se ravise, car il ne m'a pas encore donné de réponse absolument définitive ».

PARIS, le 16 janvier 1913.

Je suis content que tu aies de l'estime pour les *Cahiers d'Aujourd'hui*, non pas qu'ils soient parfaits, tant s'en faut, ils ont même de rudes progrès à faire, mais la tentative est légitime dans ce haro universel contre ce que nous sommes, de témoigner sans intention de doctrine ni de prêche que malgré le bluff de tous les royalistes et autres nationalistes, il y a des gens qui vivent, qui pensent, qui croient et qui désirent donner tout leur cœur non aux pantalonades de POINCARÉ ou de LYAUTEY, mais à la C.G.T. et le cas

échéant aux saboteurs de l'ordre bourgeois et des mobilisations militaristes.

(.....) Oui, j'ai lu « LEVY », tu peux supposer que le Rabbi ne m'a pas laissé ignorer ce qui passe pour le chef-d'œuvre de son ami. A sa confiance j'ai répondu par la franchise. Ça peut certes faire illusion, si ce n'était pas quelquefois prétentieux ou pénible pastiche. Il y aurait du savoir-faire, mais je n'y découvre ni dans les moyens, ni dans l'inspiration la moindre originalité. Pourtant, c'est-à-dire à l'occasion, car ça veut être autre chose que la littérature à l'eau de mélisse que BARRES encourage chez les jeunes. Un bouquin par exemple qui donne un coup dans l'estomac, si pénible qu'il soit à lire, c'est *le Rail* (...). C'est puissant, les choses et les gens vous entrent dans la peau avec leur silhouette et leur humeur immédiatement comme la réalité les fait ou les impose (...).

PARIS, le 4 mars 1913.

(Sur JAURES... POINCARÉ et le procès des anarchistes...).

... Je n'ai pas lu l'article de JAURES dont tu me parles. Je reste fidèle à cette pauvre Bataille. J'en devine le ton à ce que tu m'en dis. Pour ces pauvres bougres tu sais, JAURES s'est toujours découvert un insondable fond de muflerie. Rappelle-toi pour Hervé lui-même au temps de leurs dissentiments. Il n'aime pas les irréguliers, les réfractaires, il a des pudeurs bourgeoises qui naturellement sont en général nauséabondes. Il y a des compromissions qu'il redouterait jusqu'à l'iniquité, pas avec la Q. M. ni les radicaux mais précisément vis-à-vis de ces déclassés parfois victimes d'une idée autant que de la vie. C'est pour lui un instinct de défense, tenir vierge sa pensée, (...), sa propagande d'aussi déplorables responsabilités et c'est en quoi il est pharisien.

Je comprends que représentant certaines doctrines, certains groupements, il soit nécessaire de ne pas manifester parfois de la compassion, un intérêt ou attrait sentimental : il faut éviter à des emballés de se dévoyer ; il y a des sophismes si puissants sur des imaginations ardentes, sur des énergies inquiètes ! Je crois que sur

le cas de GARNIER les plus belles paroles à dire étaient celles que lui adressa Hervé après sa mort, lui demandant pardon au nom des révolutionnaires. Les responsabilités, il faut éviter de les avoir avant, mais il est courageux de les reconnaître après, fussent-elles lointaines et hypothétiques ; face aux adversaires qui mordent, il est émouvant d'affirmer quand même un sentiment fraternel pour des égarés.

Comme toi, je ne crois pas qu'on puisse guillotiner DIEU-DONNE, quant à (illisible) son affaire est sûre. Oui ce fut un procès poignant même connu à travers l'étouffoir des journaux : cette longue nuit passée par les inculpés sur le sort de qui discutait le jury ; dans l'épuisement de l'attente, chacun avec son secret, ses tranches et son espoir, petit à petit dépouillé de tout apprêt pour recevoir en face le verdict et y réagir tel quel, sans dissimulation possible, l'un tout à sa tuberculose, l'autre effondré sous l'erreur qui l'a condamné et celui-là fort de ce qu'il dira tout à l'heure pour l'innocenter, capable de gouailler cette ligne, supérieure revanche de fierté devant la guillotine (...). A l'écart, MONIER d'aspect calme, indifférent, qui peut se rappeler à ce moment qu'un peu plus tôt, un plus tard vient toujours la mort, autant savoir le moment (...).

Il semble bien que personne n'espère plus rien obtenir pour aucun d'eux. POINCARÉ n'est pas homme à grâcier, cœur sec, esprit court, sèche intelligence de juriste et de chargé d'affaires, habitué à n'être que l'instrument de ses clients, sachant très bien supputer quelles influences l'ont mis au pouvoir, ne voyant de popularité qu'à les bien servir, et avide de popularité — notre seul espoir est qu'à force d'égoïsme et d'inintelligence il finisse par soulever une vague d'indignation et de générosité contre lui et son gouvernement. A certaines époques de l'histoire, pareil événement s'est produit.

PARIS, le 17 mars 1913

(Le rassemblement du Pré St-Gervais...).

... J'ai été hier au pré St-Gervais : grande affluence m'a-t-il semblé, mais toute approximation m'est impossible. C'est un grand espace accidenté où la foule était très diversement répartie, en grandes

masses noires dans les creux, en corniches vivantes sur les crêtes, avec dans l'intervalle des plages vertes où de temps en temps dévalaient en s'égaillant quelques groupes clairsemés. Là-dessus les drapeaux rouges, quelques drapeaux noirs oscillant, disparaissant et reparaisant, convergents vers quelques-unes des tribunes sur lesquelles on les fixait.

Derrière soi les fortifs, quelques silhouettes de gardes en faction et d'officiers de cavalerie ; devant, un grand cirque sous le ciel gris, une cité d'usines. Dans cet espace, en s'approchant de l'une ou l'autre des tribunes quelques éclats de voix gutturaux, des gestes véhéments et de temps en temps des applaudissements crépitant sur un groupe ou sur l'autre.

PARIS, le 22 avril 1913.

(Impressions au retour d'une « période » militaire...).

... Depuis deux jours que je suis rentré, je suis resté à peu près abasourdi. (...). Ce matin il me semble que je retrouve mon intelligence de civil. Là-bas j'étais une vraie brute militaire. Les cafés me voyaient souvent, car là seulement je pouvais m'asseoir et passer le temps. Dehors la pluie tombait ; à la caserne j'avais seulement, dans une grande chambre ouverte à tous vents, une paille sur le plancher. Que j'y ai eu froid la nuit malgré une capote doublant ma couverture ! Pour clore, nous avons passé les deux derniers jours en manœuvre sous des rafales qui par instants ramassaient l'eau pour nous la jeter en paquets comme si elle n'était pas assez mouillante déjà dans sa continuité désespérante.

J'étais bien forcé de sacrifier au dieu du pays et de boire autant de calvas que l'occasion s'en présentait. Les Parisiens me félicitent sur ma mine rutilante ; est-ce la santé ? éventement ? ou imbibition alcoolique ? (...).

PARIS, le 28 avril 1913.

(Jugements sur la littérature de son temps...).

... Quant à HAMP il est de ces écrivains à qui je crois on ne saurait

donner trop de place dans une revue comme les Cahiers. Difficile de lecture certes! mais d'une exactitude et d'une telle force, d'une telle passion scrupuleuse. Et sa vision des hommes est si neuve (...). Nous les reconnaissons tels qu'ils nous sont familiers, sans que nous ayons eu conscience de les voir, parce qu'il appartient aux seuls hommes de génie d'avoir une vision exactement adaptée au réel ; nous ne cherchons nous autres que ce que nous avons appris déjà par eux.

Colette est à lire. N'as-tu pas lu déjà d'elle la Vagabonde ? Ces pages d'une belle spontanéité, souples et précises, sans apprêt ; c'est d'une femme, et d'une femme très douée, se traduisant elle-même vis-à-vis des choses mais sans bavardage, sans analyse ni pédanterie, disant très directement par où elle est passée ou plutôt ce que furent en ces diverses circonstances ses impressions. (...).

PARIS, le 6 mai 1913.

(La loi des 3 ans...).

... La loi des 3 ans suffit à nos va-t-en guerre. Ils ne tiennent pas à l'écrabouillade ; une campagne, une année de campagne c'est tout le contraire de la caserne (...). Vois-tu nos officiers hors de leurs garnisons, loin de leur mess, de leur café, obligés de marcher avec la troupe ? Vois-tu nos généraux à dada ? Ils sont tous infirmes.

Du moment que le peuple fera 3 ans, ça suffit. Je souhaiterai après le discours de BARTHOU un joli chahut dans les casernes, j'irais même jusqu'à souhaiter un assez joli nombre de fuites en Belgique : « ça montrerait l'excellence de leur méthode pour renforcer les effectifs ».

Quant aux mesures contre les universitaires récalcitrants, vivement qu'il y donne une suite. Cravachés, il y a des gens qui se cabreraient sans doute et ce serait la réédition de l'affaire DREYFUS, mais un certain nombre de crapules sorties de nos rangs est maintenant contre nous. (...).

PARIS, le 21 mai 1913.

(Sur les mandarins de la Sorbonne...).

..... Une crasse que je digère mal est celle de MM. les Professeurs de la Sorbonne qui viennent de s'approprier la bibliothèque V. COUSIN, en contradiction sans doute avec le testament. Mais qu'importe ! Les fantoches sont rois et qui les attaquerait ? Donc, ils se sont à eux seuls réservé le droit d'emprunter des bouquins. J'ai un sujet de raffût ce soir chez Levy B. Il en entendra sur la muflerie de ses collègues et sur leur outrecuidance : il n'y a pas en FRANCE, à une ou deux exceptions près, plus inepte qu'eux, plus incapable d'aucun travail qui ne soit objet de dégoût et de risée, et pour leurs savantes études, il faut qu'ils nous retirent toute facilité de travail. Mais je ne me tiens pas pour battu. Je veux les emmerder... vois-tu ces potentats, ces grotesques faisant les gêneurs, les accapareurs. On leur démolira leur bastille (...).

PARIS le 22 juin 1913.

(La beauté des ballets russes...).

... J'ai pourtant eu le plaisir d'aller hier aux ballets russes (...). Il y avait au programme DAPHNIS et CHLOË de RAVEL, je ne sais rien de plus joli que cette musique, et les ballets sont ravissants. puissants et par instants d'une magnifique sauvagerie (...). KARSAMINA est admirable. Dans le spectre de la rose elle reparaît avec NIJINSKI ; c'est un prodige d'élan de jeunesse, de grâce. NIJINSKI presque perpétuellement en l'air, bondissant de la nuit profonde de la chambre, l'emplissant de son corps déployé dans l'espace, tournoyant dans l'espace avec le rythme de ses pieds, par instant reprenant élan sur le sol, puis la grâce merveilleuse de ses danses avec KARSAMINA, enfin sa disparition d'un seul bond dans la nuit : je ne sais rien de plus exaltant (...).

PARIS, le 15 janvier 1914

(A propos de Le Dantec).

Ces jours-ci nous avons diné avec BESSON qui m'a interviewé sur toi,



sur la collaboration que tu pourrais fournir aux Cahiers. Je me suis porté garant de ta bonne volonté et du reste. Donc je suis chargé pour toi d'une première commande : un article sur Le Dantec, 3 à 4 pages où tu définirais dans sa personne le faux savant et le faux philosophe, où tu définirais après tout ce que tu voudrais (...).

PARIS, le 24 janvier 1914.

(Encore Le Dantec et le parlementarisme).

Je n'ai pas encore écrit ta réponse à BESSON. En bon médecin j'ai quelque scrupule à augmenter sa neurasthénie. Mais j'en ai fait part hier à WERTH en commençant par ne lui rien manifester de mon impression. Il s'est récrié contre ce motif que Le Dantec est jugé à sa valeur par le public des Cahiers. Pour ceux, très rares, qui auraient entendu faire sur lui des réserves, il serait bon de leur apprendre par cet exemple ce qu'est la fausse science et la mauvaise philosophie. Puisque l'insuffisance du scientisme est dénoncée, paraît-il, par M. P. BOURGET, de notre côté montrons les raisons pour lesquelles il nous répugne. Ton idée de faire un article sur BERGSON et la biologie, me paraît excellente. Ce serait la suite naturelle à l'article sur Le Dantec. Ce serait du bon travail, le meilleur peut-être qu'il est permis aux Cahiers de faire. Jusqu'ici en tout cas ils n'en ont pas encore fait de meilleur. Pour une première année ils ne méritent pas trop de reproches, mais se lancer et durer sont deux choses tout à fait distinctes. Il faut maintenant qu'ils fassent œuvre plus positive et plus méthodique. On ne peut pas toujours cracher en l'air (...). Pour moi à défaut d'autre mérite, j'ai eu parfois celui de la bonne volonté et crois bien que je n'ai pas plus de facilité qu'un autre à écrire ces articles de circonstance, mais j'estime que le seul motif que nous puissions nous accorder pour y renoncer, c'est de nous être expérimentalement montrés impropres à ce genre de politique.

PARIS, 16 février 1914.

(Les contraintes de la vie quotidienne).

Le matin, en descendant, je suis toujours pressé ; à partir du moment où j'ai quitté mon lit jusqu'à celui où je déplie mon Humanité dans

le train, je suis dans une trombe. C'est fatigant. Je n'en ai plus pour longtemps à être usé. Quand j'arrive à l'hôpital, mon infirmière m'attend et la voilà tout de suite à m'arracher manteau ou veste, à me tendre blouse et tablier, à m'appeler malades, à me disposer aiguilles de toutes les longueurs et de tous les calibres, à me tendre un cahier où je note mes observations. Le lundi je souffle un peu davantage, mais guère, c'est le jour que je réserve aux malades du service. En leur présence, j'ose me détendre, me croiser les mains derrière la tête, bailler, ne rien dire, ne rien faire pendant quelques instants (...). J'ai la consultation la plus achalandée, mais pas la plus intéressante. Enfin je suis fourbu, idiot. Tu parles que je suis après ça capable de faire du travail qualifié. Je m'endors sur des bouquins allemands. Telle est ma vie que certains s'imaginent toute de fantaisie et de farniente.

PARIS, le 24 février 1914.

(Sur le bonheur).

Tu trouves à mes lettres un ton de mauvaise humeur continue et tu en déduis que je ne suis pas heureux. Il se peut ; je n'en sais rien. C'est une question difficile le bonheur. Tu me parles de toutes les choses que PARIS met à ma disposition et dont je dois jouir. Sans doute ! Mais s'en aperçoit-on bien au jour le jour ? C'est plus tard que nous pourrons classer les époques de notre vie et choisir celles qui ont été d'approfondissement et de renouveau. Parfois des circonstances presque maudites quand elles s'offraient, nous ont donné un ressort, des émotions ou un geste dont nous nous félicitons (...). A PARIS il n'y a pas de repos possible, au point que certains disent qu'il n'y a pas de travail possible. WERTH par exemple vient de s'exiler pour 4 ou 5 mois afin de pouvoir entreprendre une œuvre nouvelle. Mais hélas mes besognes ne sont pas de celles qui permettent pareilles retraites. Et je sens que je continue à me fatiguer ici sans grand profit. Peut-être est-ce la raison de ma mauvaise humeur latente. Car au fil des minutes et des jours je t'assure que je peux m'abandonner aux mille jouissances que peut donner le spectacle des choses et des gens. Je ne refuse la vie à aucune parcelle de ma sensibilité (...). Je me promène, ce peu de promenade, plaisir de vieux peut-être, me distrait si puissamment. J'en suis après comme

rempli de sentiments ineffables et profonds, rempli comme d'une voix intérieure.

PARIS, le 17 mars 1914.  
(Sur BESSON).

Je t'ai annoncé la visite de BESSON (...). Il couve de grands enthousiasmes mais sans éclat, sans démonstrations. Il a l'incubation discrète, presque ombrageuse. Et je suis assez porté à l'admirer en songeant qu'il n'a jamais quitté Saint-Claude avant l'âge de 22 ans, qu'il est arrivé à PARIS sans y connaître personne, sans initiateur, et que c'est par la force, la candeur de ses admirations qu'il est devenu l'ami de ceux qu'il découvrait. Car s'il aime MARQUET ou BONNARD c'est qu'il les a découverts lui-même.

PARIS, le 3 mai 1914.  
(Les élections de 1914).

Sans modifier dans le fond le personnel politique, ce qui n'est guère encourageant, elles donnent pourtant cette impression qu'il y a un esprit Républicain que le mouvement nationaliste n'a pas entamé, malgré les efforts de toute la presse, le battage de l'avocaillon élyséen et le prestige de BRIAND. Reste à savoir si les ballotages confirmeront cette concentration à gauche (...).

PARIS, le 1<sup>er</sup> juin 1914.  
(Promenade en forêt).

BLONDEL et MARTEL m'avaient avisé qu'ils allaient dans la forêt de St-GOBAIN et m'invitaient à les accompagner (...). Malheureusement le temps a été médiocre (...). Un moment il fut même question de gagner une auberge et d'y faire un bridge. Moi jouer aux cartes ! L'appréhension m'a rendu optimiste, j'ai certifié que la pluie cesserait bientôt. Nous avons persévéré et bientôt la pluie s'éclair-

cissait, cessait. Nous avons regagné pour déjeuner FREMONTIER où la veille nous avons dîné de merveilleuse façon. Je connais peu de forêts aussi belles. Sous le ciel gris, sous la pluie récente, elle déployait toute ses luxuriances, toutes ses puissances de verdure. Elle a de magnifiques futaies, de grandes allées au bout desquelles la vapeur imprègne l'atmosphère de ses masses bleues, des clairières en culture, des champs d'herbes éclatants (...), des seigles et d'admirables petits villages tout en pierre de taille, enfouis au pied d'un coteau, au creux d'un vallon, baignés de silence et de paix au milieu de leurs prés fermés par la forêt profonde.

PARIS, le 2 août 1914.

(Le Départ).

Je pars le 3<sup>e</sup> jour, après-demain mardi à midi. Hier dès le matin les réservistes s'engouffraient Gare de l'Est. Hier soir la cohue était énorme, fendue d'officiers satisfaits d'avoir déjà leur uniforme (...).

Mon père rentre de CHAMPAGNE pour nous recevoir (...). Ma pauvre mère en quittant les DALLEs, je suis entré dans sa chambre, où je l'ai revue la dernière fois. Et j'ai imaginé, malgré sa vaillance ce qu'elle ressentirait aujourd'hui. C'est aux femmes de l'avenir d'imposer la paix, mais il ne faut plus qu'elles gobent leurs maris, leurs frères, leurs pères qui ont tué la vie du cœur et gobent les journaux.

Qu'elles étaient belles hier les femmes dans PARIS par cette journée d'orage et d'étouffement. Elle se promenaient sérieuses au bras de jeunes gens et des hommes. Seules elles flânaient, dans le métro, dans les autobus, elles se cachaient les yeux. Pourquoi si belles les femmes ont-elles pu si peu ? Pourquoi n'ont-elles jamais été entendues par JAURES ? Leurs maris le traitaient de paillasse. L'assassinat de JAURES devait bien préluder à la mobilisation. Le Président POINCARÉ, têtue, l'a emporté sur lui. Le Président POINCARÉ voulait avoir un rôle dans l'histoire. Le Président Lorrain voulait rendre par les armes l'Alsace Lorraine à la France. Depuis huit jours malgré toutes les apparences de détente, Mad. P. disait à mon frère la guerre inévitable. C'était il me semble bien le mot d'ordre à l'Élysée, le mot d'ordre de l'Élysée (...).

Des ministres qui d'entre eux pourrait s'opposer à l'avocat têtue qui se faisait dans le grand coup appuyer par DELCASSE. En effet, si en face d'eux un ministre pacifiste avait fait venir JAURES! Et maintenant nous en sommes à ce point: vaincre ou mourir. Mais je ne veux pas vaincre par une dictature militaire! Vaincre les Allemands d'abord et d'autres ensuite (...).

SAILLY-en-BOIS, 27 octobre 1914.

(Profession de foi internationaliste et pacifiste).

Pour en finir (...) je te dirais avec ma modestie habituelle que j'ai été cité à l'ordre du jour pour «avoir été relever et soigner sur la ligne de feu les blessés avec un courage, un dévouement et un sang froid au-dessus de tout éloge». Et maintenant, mon cher Henri, (...) je suis plus que jamais celui que tu as connu, le socialiste, l'internationaliste. Je le suis avec toute la conviction que la guerre a mise en moi, la guerre que j'ai vécue, je suppose, un peu plus que les journalistes de Paris. Il nous arrive bien rarement d'avoir un journal entre les mains, mais si tu savais quand nous lisons les articles écrits à Paris l'espèce de stupeur et parfois de dégoût que nous ressentons ? Ah ! Ils croient nous donner du cœur à l'ouvrage, du cœur au combat en demandant mille duretés pour les prisonniers que nous faisons. Et s'ils nous voyaient, comme je voyais l'autre jour de braves artilleurs serrer la main aux pauvres bougres tombés entre nos mains après de meurtriers combats. De pauvres bougres : des soldats de la garde impériale (...). Je défie quiconque d'entre nous a vu la guerre de vouloir ajouter quoi que ce soit à la souffrance des hommes. Nous sommes tous pacifistes, tous. Quelquefois après avoir entendu causer des soldats, des sous-officiers dont les opinions il y a trois mois me heurtaient violemment, je leur demande «surtout n'oublions pas tout ce que nous disons là après la guerre».

FOUQUEVILLERS, le 15 décembre 1914.

(La vie au front).

Ici la vie reste identique. Nous avons nos 40 jours de tranchées et ne sommes pas encore relevés. C'est un record. Les hommes sont

exténués, mais le nombre des malades, de ceux qui se présentent à la visite, diminuerait plutôt. Une lourde résignation les emplit et quelquefois il faut que les officiers m'envoient d'autorité un homme à qui je trouve 38° ou 39° de fièvre. Il restait dans son coin avec les camarades, sans se plaindre. Il y a 4 jours nous est arrivé de BERNAY un détachement d'hommes n'ayant pas encore fait campagne. Je vois la différence. Malgré leur aspect reposé, ils constituent la grande majorité de mes consultants et rouspètent contre la décision qui les a fait venir ici. Ils ne sont pas encore anesthésiés contre les incommodités de notre vie. Ils sentent en leur personne le crime de lèse-humanité dont ils trouvaient de là-bas tout naturel que nous soyons les victimes. Pour mettre un frein à leurs récriminations, il a fallu les menacer d'envoyer pour huit jours dans les tranchées à 80 mètres des Boches tous ceux que je n'aurais pas exemptés de service comme véritablement fatigués ou souffrants.

Notre colonel s'est suicidé avant-hier. C'était un homme délicieux mais aboulique, intrépide, mais sensible à l'excès. Je l'ai vu devant des blessés le visage d'un effroi presque infantin. Trop humain pour supporter les activités de la guerre, cet ancien professeur à l'école de guerre, démissionnaire parce que devenu un peu social aurait mérité, pour les siens, pour l'opinion publique d'être tué à FLERS, à SERRES, à P..., où il s'est constamment tenu aux postes les plus périlleux. Dernièrement à B..., un obus entra dans sa maison, crevant la paroi de la salle où il se trouvait. Pourquoi n'y a-t-il pas eu un éclat pour lui ?

KUMBERCAMPS, 9 janvier 1915.

(La responsabilité de la France dans la guerre... et la nécessité du désarmement...).

Notre bataillon après 55 jours de service ininterrompu était épuisé, les cas de typhoïde devenaient nombreux, il a été relevé. Du même coup j'en ai été séparé. Pour me récompenser dit-il du long service que j'ai assuré sans interruption sur la ligne de feu, le médecin-chef m'a rappelé près de lui pour l'aider à l'infirmerie. Je suis donc maintenant un peu en arrière, tout à fait à l'abri des obus et des balles, dans un beau village tranquille où j'ai trouvé chez deux

vieilles femmes une chambre éclatante de propreté, de lumière et de blancheur.

Je ne puis quant à moi m'empêcher de redouter une paix qui ne consacrerait pas le triomphe complet de la FRANCE. Car il faut après la guerre que nous ayons le champ libre pour notre propagande (...). Tu te rappelles ce que je t'écrivais au moment où la guerre se déclenchait. Mon opinion n'a pas varié. Je rends la FRANCE de POINCARÉ en grande partie responsable de la guerre. C'est elle qui a fait croire à l'ALLEMAGNE la guerre inévitable avec nous ; c'est elle qui a fait se résigner à la guerre ceux qui, en ALLEMAGNE y auraient encore répugné. Ce sont des comptes qu'il faudra régler (...). Mais puisque la solution de résistance internationale à la guerre a fait faillite, il faut se confier à la solution de propagande révolutionnaire. Imagine une paix où les puissances belligérantes resteraient toutes également debout, combien d'années faudrait-il pour ressusciter un mouvement ouvrier aussi épris d'internationalisme qu'il l'était avant la guerre et pour quel résultat ? Je ne vois plus de triomphe possible pour nos idées que dans une défaite totale de l'ALLEMAGNE militariste et dans une victoire payée si cher que la masse des peuples ici exige un contrat de désarmement entre les nations. Pour cette solution il faudra une lutte à mort entre nous et la guerre militante, entre nous et le monde catholique. Cette guerre n'est qu'un premier acte. Il nous faudra faire ensuite une révolution et d'abord être là présents quand seront discutées les conditions de la paix (...). JAURES lui seul, peut-être aurait eu assez de foi, de clairvoyance et de générosité pour nous éviter les fautes irrémédiables contre l'ALLEMAGNE, contre le droit des nations.

FLESSELLES, 7 février 1915.

(L'horreur de la guerre).

D'ailleurs si mon expérience peut être généralisée, la guerre est plutôt faite pour développer l'anti-militarisme. Ce sont tous les sous-officiers remplés, toute l'armée de caserne qui lâche et nous qui tenons. Mais je n'en ai pas moins plus horreur que jamais de la guerre. Après celle-ci faudrait-il vivre dans la préparation d'une autre ? J'aimerais mieux m'exiler et me faire naturaliser mais de quelle nation? (...).

En tout cas, ce n'est pas mon goût personnel qui me fait dire oui à la guerre jusqu'à ce que le militarisme allemand crie merci.

4 juin 1915.

(La solidarité).

... Tu t'étonnes que nous puissions être depuis 10 mois en campagne, sans moyen de rentrer chez nous, ni de voir ceux que nous aimons. C'est un supplice. Mais il n'est pas suffisant, paraît-il, puisque notre correspondance est encore interceptée. J'attends, j'attends, j'attends.

Je serais bien heureux que cette situation finisse, à moins que je n'y reste, ce serait encore une autre espèce de solution. Je répugne pour l'instant à discuter et à faire étalage de mon expérience qui s'enrichit pourtant. A quoi bon ? Je m'attache aux besognes quotidiennes ; elles ne manquent pas... leur ensemble établit entre moi et mes compagnons un sentiment profond de solidarité et d'affection collective. Je me rends utile, nécessaire, je me sens mieux considéré comme tel. J'éprouve une sorte de satisfaction à être le médecin du bataillon, chef du service de santé de mon bataillon. Quel soutien de ne pas être condamné à une œuvre purement anonyme, d'être soutenu aux heures de lassitude par l'impression de donner de soi aux autres ; les autres nous dictent nous-mêmes à nous-mêmes.